

autrement

**Adam Braver**

Misfit



Extrait de la publication

**Littératures - Roman**

«Lorsqu'elle entre, sa présence transforme la salle, à un point incroyable. Comme un gigantesque souffle. Vêtue de noir, elle force l'attention de la Villa Nova, tandis qu'elle avance avec une lenteur étudiée jusqu'à la table. On dirait que la salle s'est éclairée, que les flammes des chandelles sont plus hautes.»

C'est une apparition : rayonnante, évidente, animale. Elle est au firmament, et pourtant rien ne la sauvera. Ni son mariage avec DiMaggio. Ni Sinatra, ni Arthur Miller, ni ses amis. Sa vie? Une suite de scènes indélébiles. Pour en écrire le film, Adam Braver multiplie les angles et ménage la tension dramatique avec un extraordinaire sens du détail.

Son approche libre, sensible, invite à redessiner soi-même, au fil de la lecture, l'identité d'une Marilyn vulnérable, qui fuit et se cache dans son propre mystère.

**Adam Braver**, né en 1963, est l'auteur de plusieurs fictions inspirées de personnages réels, dont le très remarqué *22 novembre 1963*, autour de l'assassinat de John F. Kennedy. Il vit dans l'État de Rhode Island.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-Anne de Kisch.

Misfit

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

Titre original : *Misfit* © 2012 by Adam Braver.

Chapters from this book originally appeared in the following publications: “On the Day of Her Wedding” in the *Normal School*; “Dressing Marilyn Monroe” in the *Pinch*; and “Norwalk State Hospital” in *New South*.

© Éditions Autrement, 2012, pour la présente édition.

ADAM BRAVER

# Misfit

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-Anne de Kisch*

Éditions Autrement **Littératures**



*Pour Mel*  
1961-2010



27 juillet 1962  
Maison de Marilyn Monroe, Los Angeles (Californie)

9 h 15

Elle va au lac Tahoe pour faire un break, le temps d'un week-end. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

Assise dans la salle de séjour, les mains crispées sur les poignées de sa valise et de sa trousse de maquillage, elle attend qu'on vienne la chercher en voiture pour l'emmener à l'aéroport. Peu de meubles dans la pièce : une petite table basse en cuir, une longue banquette italienne en guise de canapé, un écran de cheminée dissimulant l'âtre qu'on n'utilise jamais. Il y a encore deux banquettes pliantes, et c'est tout ; dans la pénombre de la pièce, elles semblent grêles et banales, et les rais de soleil qui filtrent autour des doubles rideaux sont comme les barreaux d'une cage qui les emprisonne. Cependant les parquets brillent – Eunice, son employée de maison, les a cirés plus tôt dans la journée, jusqu'à la chambre principale où elle est en train de faire le lit. Quand elle aura fini, elle débarrassera les verres et la vaisselle sales pour les laver dans

la cuisine ; avant de partir, elle entrouvrira la fenêtre de la chambre pour aérer un peu.

Elle est impatiente que ce week-end commence. Lorsque Frank l'a invitée au *Cal-Neva Lodge*, son hôtel au bord du lac, il a dit : « Des fois on a besoin de faire un break », et ça, ça ne se refuse pas. Il a promis de veiller sur elle. De la protéger de ces charlots de l'industrie cinématographique qui l'ont poursuivie et harcelée à propos de son tout dernier film. Frank montera la garde et il n'y met pas de conditions ; il est probablement la seule personne au monde sur qui elle puisse compter pour lui offrir un tel refuge. Pas de journalistes. Pas de studios. Pas de soucis. Juste son chalet habituel. Et le lac, qui l'apaise toujours.

Pour plus de sûreté, elle fait un rapide inventaire de tout ce qu'Eunice l'a aidée à mettre dans ses bagages : ses vêtements, ses produits de beauté, ses médicaments. Mais avant même d'avoir fini mentalement sa liste, elle pense à ce qu'elle *n'emporte pas*, à ce qu'elle abandonne. Presque rien, en fait. Elle a à peine meublé la maison ; les quelques meubles qu'elle a achetés (principalement au Mexique) sont entreposés sur des palettes, encore emballés dans leur plastique de transport. Dans chaque pièce, on a mis le strict minimum, simplement fonctionnel. Elle imagine la perception qu'aurait un anthropologue de terrain, qui déambulerait parmi ces rares artefacts pour chercher à comprendre comment on vivait dans cette maison et ne découvrirait que des fragments n'autorisant que de vagues hypothèses sur une culture en mutation.

Elle vérifie l'heure à sa montre, se lève, va à la fenêtre. Elle écarte les rideaux et regarde dans l'allée. Les buissons d'un vert éclatant, les palmiers inondés de soleil font paraître le séjour encore plus sombre. Et encore plus vide. Elle a hâte de sortir.

Du vestibule, elle appelle Eunice pour lui demander si elle sait à quelle heure la voiture est censée arriver.

– Elle ne devrait pas être déjà là ?

– Elle va arriver d'une minute à l'autre, répond Eunice.

Sa voix résonne au milieu des bruits de vaisselle qu'elle emporte à la cuisine.

– À cette heure-ci, il faut laisser un peu de marge au chauffeur.

– C'est bien ce qui m'inquiète. Ça va prendre un temps fou d'aller à l'aéroport. J'ai peur des embouteillages sur Sepulveda à ce moment de la journée.

Eunice sort de la cuisine et s'arrête à l'autre bout du vestibule. Elle enlève ses lunettes en forme d'yeux de chat et essuie les verres avec son tablier.

– C'est un avion privé, dit-elle. M. Sinatra ne le laissera pas décoller sans vous.

– Je sais, répond-elle d'une voix métallique. Je sais. C'est juste que...

Eunice lui dit que tout ira bien. Il n'y a pas à s'inquiéter. Elle remet ses lunettes ; elles étincellent dans le couloir sombre. Puis Eunice repart vers la cuisine en répétant qu'il n'y a pas à s'inquiéter. D'un ton curieusement définitif.

Elle a hâte d'aller au lac Tahoe, loin de tous les drames et de tout ce système qui, chaque jour davantage, fait d'elle Marilyn Monroe. Elle a hâte d'entrer dans son chalet et de laisser ses soucis s'évaporer au-dessus du lac. Elle sait disparaître pendant un certain temps. Elle a fait ça toute sa vie. Mais il faut que ce soit au bon moment. Il y a parfois des forces qui se préparent, comme pour s'affronter. Et quand on les sent venir et que l'on s'apprête à sauter, il est capital que ce soit à l'instant exact, à la seconde qui précède la collision – comme être sur place pour voir se réaliser sa propre théorie du big bang.

Mais ce n'est pas si compliqué que ça. En fait, c'est plutôt simple.

1937-1954

*Lorsqu'elle était petite, à l'église, elle devait coincer ses mains sous ses cuisses pour s'empêcher d'enlever ses vêtements. C'était une pulsion qu'il lui fallait combattre consciemment. Cela lui venait même en rêve. Expiation ? Vengeance ? Vulnérabilité ? Ou peut-être le besoin d'être vue comme elle était réellement.*

*Dans le rapport du FBI sur Marilyn Monroe daté du 6 mars 1962, il est noté que « [le sujet] se sent "rejeté en tant que sex-symbol" ».*

1937

Maison d'Ida Martin, Compton (Californie)

L'emplacement qui lui conviendrait le mieux, c'est juste au-dessus de ton lit, mais les murs sont nus et sans aucune marque (pas même un trou de punaise), et tu ne veux pas demander la permission parce que tu ne veux pas faire d'histoires, étant donné que c'est ton premier jour ici, etc. ; d'ailleurs, tu sais bien que tu ne voudras jamais faire la moindre histoire même si tu restais longtemps. Alors tu prends le numéro de *Time* avec Clark Gable en couverture et tu le fourres sous la doublure de ta valise, là où tu le retrouveras toujours quand tu auras envie de le regarder. Tu as cet exemplaire depuis près d'un an déjà, tu l'as emporté avec toi chaque fois que tu as changé d'adresse. Les voisins des Goddard te l'avaient offert en disant qu'ils l'avaient lu et qu'ils avaient trop de nouveaux magazines qui s'empilaient, semaine après semaine. Comment pouvait-on se séparer d'un objet aussi précieux ? C'était inimaginable pour toi. Cela te rassure de savoir qu'il est toujours là. La tête un peu inclinée,

il te regarde droit dans les yeux, avec un sourire légèrement inquiet.

Depuis ta naissance, tu as fait des allers et retours entre la maison de ta mère et le foyer Bolender, ensuite la maison des Goddard, à Van Nuys, puis l'orphelinat de Los Angeles, puis retour chez les Goddard et enfin ici. Et tu n'as que onze ans ! Mais ici la situation devrait être plus favorable. À Compton. Pas très loin de Hawthorne, où tu as vécu le plus longtemps. Mais assez loin de Norwalk et de l'hôpital de ta mère, ce qui pourrait avoir ses avantages parce qu'elle ne sera pas en mesure de débarquer à l'improviste et peut-être de faire quelque chose d'humiliant pour toi. Et au moins tu es dans ta famille : Mme Martin, sa fille Olive et les enfants d'Olive. Lorsqu'on t'a appris que tu irais vivre avec Mme Martin et sa famille, tout le monde parlait de ta grand-tante en l'appelant Tante Ida. Mais tu es entrée dans le pavillon, tu l'as vue, là, debout, solidement plantée devant un crucifix accroché au mur (on avait l'impression qu'il pouvait se déplacer tout seul, comme un fantôme, pour venir se suspendre en l'air, juste au-dessus de sa tête), et tu as compris qu'elle ne serait jamais Tante Ida mais toujours Mme Martin. Elle insistera pour que tu l'appelles Tante Ida et tu te forceras à prononcer ces mots mais, dans ta tête, tu diras toujours Mme Martin.

À l'orphelinat, ta vie était régie par un ensemble de règles. Ici, tu as l'impression de vivre sous une loi unique : la Bible. Comme dans tous les autres foyers, quand tu es dans ta chambre avec les rares objets qui t'appartiennent, c'est vivable. C'est le seul endroit où tu te sens protégée.

Mais dès l'instant où tu sors de ta chambre pour aller ailleurs dans la maison, la tête te tourne, tu oublies tout, tu dois avoir l'air d'une demeurée. Ton but est toujours d'en finir avec les corvées, les repas et autres obligations pour retourner au plus vite dans ta chambre, où tu peux ressortir cette couverture de *Time* et, persuadée que c'est une porte ouvrant grand sur un monde meilleur, y plonger longuement ton regard.

Tu es assise au bord de son lit. Ton cousin Buddy t'a invitée à venir traîner un peu dans sa chambre, faisant passer cela pour une sorte d'honneur. Tu t'es efforcée de l'éviter depuis que tu es arrivée ici. Peut-être parce qu'il était trop accueillant et que, à force de rouler ta bosse, tu as appris une bonne chose : se méfier des gens trop accueillants. Surtout les garçons. Mais il présente son invitation comme quelque chose de spécial. Il peut te faire confiance maintenant que tu habites chez lui. Son discours est habile et, après deux ou trois phrases, il te donne le sentiment d'avoir mérité son attention et tout d'un coup tu te sens toute gonflée de fierté. Pendant un instant, tu oublies qu'au début tu n'avais pas du tout envie d'être près de lui. Buddy est un adolescent et pourtant sa grand-mère lui prépare les vêtements qu'il met : pantalon kaki, chemise blanche boutonnée. Toujours bien repassés. Tu portes une robe, une robe qui descend jusqu'à tes pieds. Mme Martin dit que toute autre longueur ne sert qu'à tenter le diable. Même si tu n'es pas convaincue que le diable ne le ferait

pas, Buddy, lui, n'entrera jamais dans ta chambre. C'est une chambre d'enfant. Trop austère, trop simple. La sienne est une chambre de jeune homme. D'ailleurs, elle sent le garçon, une odeur de renfermé, une odeur saumâtre, si forte qu'ouvrir la fenêtre ne suffit pas à la dissiper. À première vue, sa chambre a l'air propre. Mme Martin n'accepterait pas qu'il en soit autrement. Plusieurs fois par jour, elle passe jeter un coup d'œil par une fente dans la porte et répète que la propreté est proche de la piété. Mais vues du lit, les saletés se révèlent bientôt. Un tas de chaussettes sales. Des moutons. Des papiers froissés. Dans les coins, là où personne ne va jamais regarder.

– N'aie pas peur, dit-il. Comme je t'ai dit, tu es la bienvenue ici.

– Je n'ai pas peur.

Que pourrais-tu dire d'autre ?

– Oh, je parie que tu es un peu nerveuse, comme ta mère.

– Je n'ai pas peur, répètes-tu dans un souffle en fixant la fente dans la porte.

Peut-être Mme Martin va-t-elle venir pour jeter encore un coup d'œil.

– T'inquiète pas, dit-il. C'est une maison normale ici. Ma grand-mère fait tout pour que Dieu nous protège.

Il étend le bras et serre ton épaule. Pendant un instant, tu as l'impression qu'il est assez fort pour en arracher l'os.

Tu dis :

– Nous aussi, on est normales.

– Faut que tu parles plus fort. Je t'entends à peine.

– On a juste une petite tendance, moi et ma mère, c’est tout.  
Une petite tendance.

Tu hausses les épaules d’un léger mouvement sec, mais sa main ne bouge pas.

Il dit : « Une *petite* tendance ! » Et il rit d’un rire plutôt déplaisant. Un rire de tartuffe. Et surtout un rire méchant.

– Eh bien, ici, il n’y a pas de tendance, ajoute-t-il. On est tous cool.

– Je vais bientôt rentrer chez moi. Dès que ma mère pourra reprendre le travail.

Tu te dépêches de te mettre encore un peu plus près du bord du lit. Tu espères presque en tomber, tout simplement.

– Elle travaille à Hollywood, tu sais. Dans le cinéma.

Il s’approche.

– Elle coupe les films. Elle est monteuse. Mais elle connaît des tas de stars de cinéma. Elle était en plein dans ce milieu-là. Alors ça va aller pour nous.

Sa main quitte ton épaule et glisse sur ta poitrine. Entre sa paume et ta peau, il n’y a que le coton de ta robe. Tes seins ont juste commencé à se former et c’est à peine si tu les as touchés toi-même. Tu as encore l’impression que ce n’est pas vraiment ton corps. Mais il met bien ses mains là. Presque sans y penser. Et d’abord, c’est comme tu voyais tout cela de l’extérieur, comme si tu flottais au-dessus de la scène, mais bientôt tu commences à te sentir forcée, bloquée, et tu as très froid. On dirait qu’une couche de glace devient un glacier sur ta peau, et pourtant tu brûles si fort intérieurement avant qu’elle ne se forme que la glace fond et se transforme en un

flot de sueurs froides ; ton estomac se retourne, se noue et, à chaque instant, tu as peur de vomir. Mais le plus effrayant, qui ôte presque toute signification à ce qui se passe, c'est l'expression de sincérité de Buddy, comme si dans tout son corps il n'y avait absolument rien de terrifiant, mais seulement de la charité. Et quand ses mains glissent jusqu'à ton ventre, tu ne peux penser qu'à une seule chose : à quel point tu aimerais être « chez toi », mais tu ne peux te représenter aucun endroit que tu pourrais appeler « chez toi », aussi tentes-tu de t'échapper insensiblement, centimètre par centimètre, jusqu'à ce que tu sois au bout du lit et réussisses à tomber sur le plancher, en douceur.

Le dimanche, Mme Martin t'habille. Tu n'as plus l'air d'une fillette de onze ans mais de la version à peine améliorée d'une vieille bigote, informe et asexuée. De grandes chaussettes qui te montent jusqu'aux cuisses. Des chaussures noires, si lourdes qu'elles t'empêchent de marcher. C'est l'accoutrement qui convient puisque c'est à l'église qu'elle t'emmène. Elle dit que tu en as besoin. Elle n'aime pas l'air renfermé que tu as ces derniers jours. (Tu supposes que c'est une remarque indirecte concernant ta mère plutôt qu'une allusion à quelque chose d'horrible survenu sous son toit.) Puis elle se corrige et déclare que nous en avons tous besoin. C'est pour nous la seule voie vers le bien (peut-être qu'elle a vraiment un soupçon, finalement). Tu demandes si Buddy va venir et elle marmonne que non, il a eu un problème avec l'emploi du temps de sa mère. Tu ne demandes pas de quoi



Achévé d'imprimer en avril 2012 sur les presses de l'imprimerie Corlet  
à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des Éditions Autrement,  
77 rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.  
Dépôt légal : mai 2012. ISBN 978-2-7467-3329-9. ISSN : 1248-4873  
Imprimé en France.